

Pierre Bergounioux

« Le monde existe deux fois »

A l'heure où s'ouvre la Foire du livre de Brive, qui marque l'apogée et la clôture de la rentrée littéraire, visite à l'un des plus grands écrivains français et aussi l'un des plus discrets, natif de cette ville qu'il continue, dans sa prose magique, à appeler « sa petite patrie ».

PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

Il est un des écrivains les plus impressionnants de notre littérature avec « Carnet de notes », Journal qu'il tient depuis 1980 et dont a paru le quatrième volume. Son « registre des jours » (4 500 pages), aime-t-il à dire dans ce français qu'il parle comme on ne l'écrit même plus, et qui a fait entrer en littérature ceux de la « petite patrie », son Limousin natal, célébré dans une œuvre prolixe et protéiforme qui rend aussi grâce à la pêche, à l'aviation, à Descartes, à Faulkner, à ce « grand sylvain » de papillon ou à Catherine, sa femme, dont le prénom fut aussi le titre de son premier roman. On aurait pu le rencontrer aux Bordes, où migre deux fois par an le styliste hors pair natif de Brive-la-Gaillarde, où s'ouvre, cette semaine, la mythique Foire du Livre (*lire p. 104*). C'est là que le réalisateur Geoffrey Lachassagne est venu le filmer, lui, l'écrivain, traquant et capturant les insectes du cru, autre manière de quadriller son territoire corrézien. « La capture » (1) raconte cette cruelle passion enfantine qui dure jusqu'aujourd'hui. Mais on vient le trouver dans cette banlieue parisienne où il a enseigné au collège pendant plus de trente ans et savoure désormais sa retraite. Sa maison de Gif-sur-Yvette est un monde habité par ses passions, les masques africains côtoient les papillons épinglés et, sur son bureau, une tablette mésopotamienne (2 500 av. J.-C.) témoigne de l'histoire graphique des hommes. Dès la terrasse vous accueillent ses « ferrailles », sculptures faites de récupération, parce que, pour se délasser des heures d'écriture et de lecture, l'activité manuelle lui est un baume. Rencontre avec un rare.

1. « La capture », de Geoffrey Lachassagne, coffret livre et DVD (Verdier, La Huit Production, France Culture, 25 €).

« Au seuil de la trentaine, j'ai découvert (...) qu'on pouvait accrocher masques et fétiches près de soi. Et en retirer, lorsqu'on a un peu de vague à l'âme, cette joie, cette liesse, que l'art tend à nous prodiguer. Cet émoi, disons-le, sacré. »

Repères

1949 Naissance à Brive-la-Gaillarde.
1969 Paris, Ecole normale supérieure.
1984 « Catherine » (Gallimard, Folio, 2017).
1992 « Le matin des origines » (Verdier).
2016 Quatrième tome de « Carnet de notes. Journal 2011-2015 » (Verdier).

Le Point: D'où vous vient cette passion pour l'art classique africain que reflète cette pièce tapissée de masques ?

Pierre Bergounioux: J'ai eu la révélation de l'art africain à Brive-la-Gaillarde, un 1^{er} janvier de 1958 ou 1959, chez une vieille dame à qui nous rendions visite. Elle avait de la parentèle en Afrique de l'Ouest et avait dû recevoir d'un neveu un masque qui se tenait tapi dans l'anfractuosité d'un buffet Henri-III. Le découvrant, pendant une fraction de seconde j'ai cru être victime d'une hallucination. J'ai bougé la tête et constaté que cette face d'ombre et de nuit continuait de me fixer. J'ai eu la sensation de quelque chose dont la force était incomparablement supérieure à tout ce que j'avais pu connaître en fait d'émotions plastiques. Je me suis renseigné : « Ça vient d'Afrique. » J'ai pleuré intérieurement car, n'y connaissant personne, jamais je n'aurais le bonheur d'avoir quelque chose dont la présence m'exalte au suprême degré – je vais citer Flaubert –, « me monte le bourrichon ». Les années ont passé. Au seuil de la trentaine, à Marseille, j'ai découvert qu'il y avait abondance de masques, de fétiches, venus d'Afrique et que sans trop se ruiner on pouvait les accrocher au mur, près de soi. Et en retirer, lorsqu'on a un peu de vague à l'âme, cette joie, cette liesse, que l'art tend à nous prodiguer. Cet émoi, disons-le, sacré.

[On pénètre dans le bureau, il nous tend un tabouret luba du Congo – ex-Zaïre – pour déposer nos affaires].

Nous voici face à cette « table de peine », comme vous la nommez dans votre journal que vous rédigez à la main chaque matin pour parler de la veille. Vous souvenez-vous de votre premier geste d'écrivain ?

Oui, c'était au volant de ma voiture, sur le plateau de



REPORTAGE PHOTO JULIEN FAURE POUR LE POINT

Millevaches, en 1982. Le moyeu du volant peut servir de lutrin, d'écritoire, et le papier était une facture de vidange, c'était tout ce que j'avais à ma disposition. Je me sentais si coupable d'enfreindre une loi non écrite qui est qu'une partie de la population de ce pays (la Corrèze) n'a ni vocation ni qualité pour écrire... Ce privilège de certains groupes de certaines contrées nous a été refusé à l'origine du monde. J'aurais aimé naître parisien et parler pointu, c'est une faveur qui m'a été refusée dans la salle d'attente des limbes où j'attendais mon tour. On intériorise par la force des choses le dehors, et je partageais si bien toute une série de convictions implicites de mes compatriotes que j'ai eu le sentiment de commettre un sacrilège le jour où il m'a pris fantaisie de décréter que cela suffisait et

qu'au lieu d'abandonner notre sens à des mains étrangères nous pouvions tenter de nous en emparer.

Vous parlez comme un colonisé reprenant la main sur son histoire. Pourtant, il s'agit de la Corrèze...

C'est une situation coloniale en effet que celle des ressortissants des régions périphériques, qui plus est du Sud-Ouest. Un garçon de Grenoble qui s'appelait Stendhal a écrit de magnifiques voyages en France. Il y constatait qu'il existait un triangle fatidique dans le Sud-Ouest dont rien n'était jamais sorti ni ne sortirait jamais, à deux ou trois exceptions. Je pense à Montaigne, le Périgourdin, à Montesquieu, mais pour le reste nous devons nous en remettre à des tiers du soin de savoir non pas seulement ce qui se passait dans les grandes villes, mais quels nous étions dans ■■■

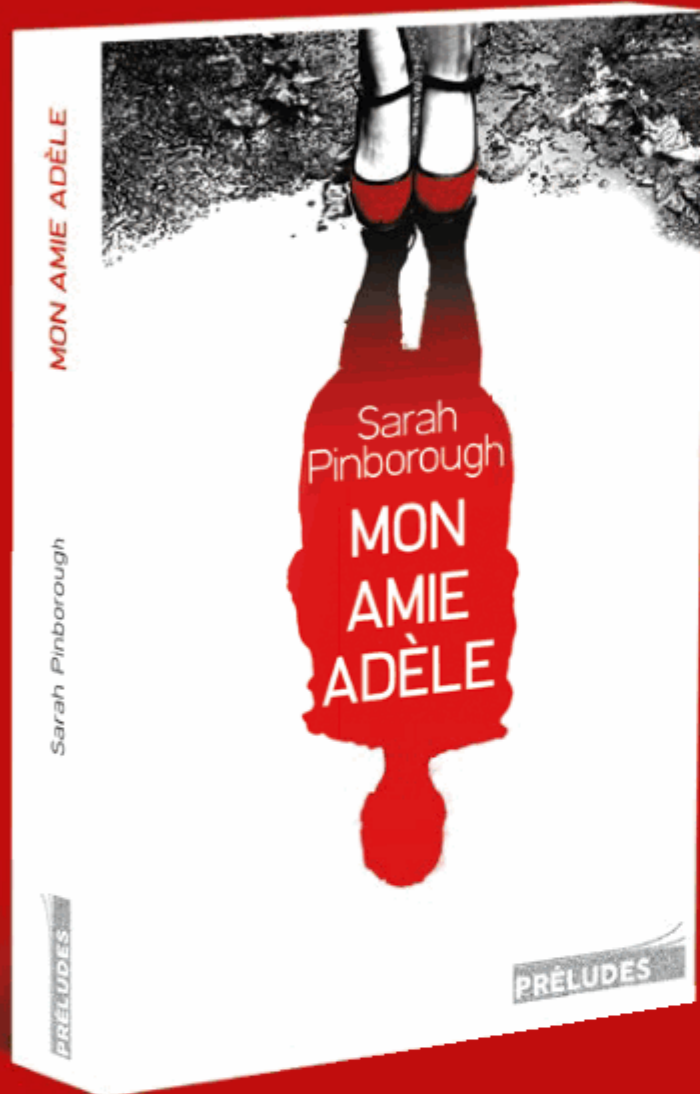
Habité. « J'ai eu la révélation de l'art africain à Brive-la-Gaillarde, un 1^{er} janvier de 1958 ou 1959, chez une vieille dame », se souvient Pierre Bergounioux, ici au milieu de ses masques.

“ATTENTION, PÉPITE !”

Jérôme Toledano, librairie des Cyclades, Saint-Cloud

Longtemps je me suis demandé si Stephen King aurait pu écrire ce roman si trouble avec une fin si vertigineuse. N'hésitez pas, c'est LE roman à lire.

Franck Brunet, Furet du Nord, Lille



UN COUP DE MAÎTRE.

DÉLICIEUSEMENT EFFRAYANT.

L'Alsace

Ce thriller s'avale en une nuit et nous offre une fin délirante qui laisse le lecteur K.O.

Aujourd'hui en France

#findeDINGUE

C'est surtout en préluant que les grands musiciens, exempts de cet extrême asservissement aux règles que l'on des critiques leur impose sur le papier, font briller ces traditions savantes qui ravissent les auditeurs. C'est là qu'il ne suffit pas d'être bon compositeur ni de bien posséder son clavier, ni d'avoir la main gauche et bien exercée, mais qu'il faut encore abonder de ce feu de génie et de cet esprit inventif qui fait trouver et traquer sur le champ les sujets les plus favorables à l'harmonie et les plus flatteurs à l'oreille. C'est surtout en préluant que les grands musiciens, exempts de cet extrême asservissement aux règles que l'on des critiques leur impose sur le papier, font briller ces traditions savantes qui ravissent les auditeurs. C'est là qu'il ne suffit pas d'être bon compositeur ni de bien posséder son clavier, ni d'avoir la main gauche et bien exercée, mais qu'il faut encore abonder de ce feu de génie et de cet esprit inventif qui fait trouver et traquer sur le champ les sujets les plus favorables à l'harmonie et les plus flatteurs à l'oreille.

TOUT COMMENCE PAR LÀ

CULTURE LITTÉRATURE



Passions. L'art africain, dont la découverte a provoqué chez l'écrivain une...

■■■ notre petit canton. L'image qui nous était tendue de loin en loin était invariablement désastreuse. Sartre, qui par ailleurs était un monstre d'intelligence et de générosité, je n'en démords pas, a pu toucher quelques mots du département de la Corrèze parce qu'une demoiselle qui s'appelait Simone de Beauvoir avait des attaches là-bas. Plus tard, voici ce qu'il écrivit à un copain à propos d'Untel: « Il a été nommé chez les Croquants limousins, obtus, arriérés, âpres au gain, les derniers des hommes. »

« La culture savante, lettrée, donne des raisons de vivre et change l'existence. »

En quoi tout cela vous touche-t-il à ce point ?

Tout cela est arrivé au moment précis où la petite paysannerie disparaissait. Au début des années 1960, on entre dans une ère nouvelle qu'on a appelée la modernisation. On avait continuellement ce mot à la bouche: « la nourriture moderne », « la peinture moderne », « une voiture moderne ». C'était la fin de la paysannerie parcellaire qui tenait le pays depuis vingt siècles. Nous n'aurions jamais plus le travail ingrat, épuisant, improductif de la terre comme horizon. Je suis le contemporain de cette espèce de mutation.

Est-ce cela qui vous pousse, trentenaire, à écrire, alors que vous n'en éprouviez pas le besoin auparavant ?

J'ai escompté, de l'instant que ma mère m'a mis au monde à celui que je l'ai quittée pour aller étudier au loin, qu'un jour un adulte, et plutôt un professeur, nous réunirait tous, les élèves que nous étions, et nous dirait: « Voilà, je vais vous livrer la version approchée de la vie, je vais vous dire de quoi il retourne, ce qu'il en est, quels vous êtes, quels vous n'êtes pas, et quelles tâches vous incombent, consubstantielles à votre origine de cette région. » J'ai cultivé cette illusion. Les adultes nous ont jugés trop fragiles pour envisager des vérités qui par certains côtés pouvaient être blessantes. Naturellement, je leur en veux encore ! [Rire.] Aucun adulte, prof, ne nous a tenu ce langage. Il y a pire, j'ai cherché sans l'avouer à mes parents dans la bibliothèque locale le petit livre, la brochure qui m'aurait dit: voici la notice. Tu seras fixé sur ce qui te concerne



... « hallucination », ses « ferrailles » et la « capture » des papillons.

et tu pourraste faire une idée, je cite Kant, « sur ce qu'il t'est permis de connaître, sur ce que tu dois faire et sur ce qu'il t'est loisible d'espérer ». Naturellement, je n'ai pas trouvé la notice, la conclusion en découlait : il va falloir s'y mettre puisque le texte assorti à notre aventure est lacunaire, déficitaire, obscur, tacite, impublié. Allons-y ! Ecrire, c'était dire ce qu'il en était d'un monde qui, jusqu'à nous non compris, était comme essentiellement incompatible avec le reflet cohérent, précis, resplendissant que le monde, les hommes peuvent trouver en ce lieu privilégié qui est l'espace compris entre les plats de couverture des ouvrages imprimés. C'est le vieux prof qui vous parle : la culture savante, lettrée, donne des raisons de vivre et change l'existence. Celui qui n'a pas ça est à mes yeux infirme dans le monde adverse. Le monde existe deux fois ; enfin, pas pour tout le monde.

Dans votre journal, on sent votre amour pour votre épouse, Catherine, mais pour autant vous évitez l'intime, la sexualité. Par pudeur ?

Je prétends conserver trace de faits que je sais fugitifs, parce qu'ils ne sont pas itératifs : ils arrivent une fois. Pour ce qui est d'attraper la dernière phalange du petit doigt de mon épouse, je sais exactement comment je fais, depuis 1963, donc vous pensez bien que c'est une habitude invétérée et qu'il serait superfétatoire d'en faire état. Je sais qu'après l'avoir fait, selon toute vraisemblance, la voûte céleste va s'entrouvrir et Jéhovah, courroucé, va me foudroyer. Mais j'ai le bonheur d'être encore là pour pouvoir épiloguer sur cet événement extraordinaire, et il me suffit de consulter ce morveux de 14 ans que je fus pour savoir que la succession de nos jours changeants est comme entretissée d'admirables fils d'or d'éternité.

Quel est votre rapport à la religion ?

Dieu, c'est fini, il est mort. Je vais mourir comme un insecte, comme disait Montaigne, qui, en chrétien, ne tolérerait pas cette idée ! ■

« La succession de nos jours changeants est comme entretissée d'admirables fils d'or d'éternité. »



« Ce livre est une merveille ! »

François Busnel,
La Grande Librairie, France 5

Cinq cents portraits, issus de Mémoires ou de romans, qui ont la saveur des bonheurs immédiats.

Claude Arnaud
Portraits crachés
Un trésor littéraire de Montaigne à Houellebecq
992 pages, 32 €